

La pression de la grande responsabilité qu'elle avait assumée en se prononçant pour le plan aventurier de l'entreprise mexicaine augmentait à mesure que la guerre de Sécession prenait une tournure de plus en plus mauvaise pour les États du Sud, que les difficultés au Mexique se multipliaient et que l'affaire devenait en France de moins en moins populaire. C'est ainsi que les souverains du Mexique commencèrent à perdre peu à peu et leur puissante amie et leur appui à Paris.

FIN DU TOME PREMIER.

APPENDICES

DU TOME PREMIER

CORRESPONDANCE ENTRE

L'EMPEREUR NAPOLEON III ET L'ARCHIDUC FERDINAND MAX
(EMPEREUR MAXIMILIEN)

ET

ENTRE L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE ET L'IMPÉRATRICE CHARLOTTE
(AVEC UNE LETTRE DE NAPOLEON III AU COMTE DE FLAHAULT)
(1861 — 29 mars 1865)

Napoléon au comte de Flahault, à Londres.

Palais de Compiègne, octobre 1861.

Mon cher comte de Flahault,

Comme j'apprends par M. Thouvenel que notre convention au sujet du Mexique ne marche pas, je veux vous exprimer franchement mes idées afin que vous les communiquiez à lord Palmerston. Lorsque le Premier Ministre sera au fait des intentions que j'apporte dans cette affaire, j'espère qu'il voudra bien vous dire aussi clairement le fond de sa pensée et qu'il en résultera une entente et une action commune. Il est inutile de m'étendre sur l'intérêt commun, que nous avons en Europe à voir le Mexique pacifié et doté d'un gouvernement stable. Non seulement ce pays, doué de tous les avantages de la nature, a attiré beaucoup de nos capitaux et de nos compatriotes dont l'existence se trouve sans cesse menacée, mais par sa régénération il formerait une barrière infranchissable aux empiètements de l'Amérique du Nord, il offrirait un débouché important au commerce anglais, espagnol et français en exploitant ses propres richesses, enfin il rendrait de grands services à nos fabriques en

étendant ses cultures de coton. L'examen de ses divers avantages comme le spectacle d'un des plus beaux pays du monde livré à l'anarchie et menacé d'une ruine prochaine sont les raisons qui m'ont toujours vivement intéressé au sort du Mexique. Depuis plusieurs années des personnes importantes de ce pays sont venues me trouver pour me dépeindre leur état malheureux et me demander mon appui, disant qu'une monarchie seule pouvait rétablir l'ordre dans une contrée déchirée par les factions : ils se sont également, je crois, adressés à l'Angleterre, mais à cette époque je ne pouvais faire que des vœux stériles. Malgré ma sympathie je leur répondais que je n'avais aucun prétexte pour intervenir au Mexique, qu'en Amérique surtout ma conduite était étroitement liée avec celle de l'Angleterre, que dans le but qu'ils se proposaient je croyais difficile d'établir un accord avec le cabinet de Saint-James, que nous risquerions de nous brouiller avec les Etats-Unis et qu'ainsi il fallait attendre de meilleurs jours. Aujourd'hui des événements imprévus sont venus changer la face des choses. La guerre d'Amérique a mis les Etats-Unis dans l'impossibilité de se mêler de la question et surtout les outrages du gouvernement mexicain sont venus donner des raisons légitimes à l'Angleterre, à l'Espagne et à la France d'intervenir au Mexique. Dans quel sens cette intervention doit-elle être dirigée? Voilà la question. Je conçois très bien que la convention entre les trois puissances qui enverront des forces en Amérique n'établisse comme but ostensible de notre intervention que le redressement de nos griefs légitimes, mais il faut prévoir ce qui peut arriver et ne pas bénévolement se lier les mains pour empêcher une solution qui serait dans l'intérêt de tous. D'après ce que j'ai appris, dès que les escadres paraîtront devant Vera-Cruz, un parti considérable au Mexique est prêt à s'emparer du pouvoir, à convoquer une assemblée nationale et à proclamer la Monarchie. On m'a demandé confidentiellement dans ce cas, quel serait mon candidat. J'ai déclaré que je n'en avais aucun, mais que, le cas échéant, il faudrait choisir un prince animé de l'esprit du temps, doué d'assez d'intelligence et de fermeté pour fonder, dans un pays remué par tant de révolutions, un ordre de choses durable, qu'il faudrait enfin que ce choix ne blessât pas les susceptibilités des grandes puissances maritimes, et j'ai mis en avant le nom de l'archiduc Maximilien. Cette idée a été acceptée avec bonheur par le petit comité résidant en France. Les qualités du prince, son alliance par sa femme avec le roi des Belges, lien naturel entre la France et l'Angleterre, le fait d'appartenir à une grande puissance non maritime, tout cela m'a paru répondre à toutes les conditions désirables. Et moi de mon côté, je l'avoue, j'ai cru qu'il était de bon goût, de ma part, de proposer comme candidat éventuel un prince appartenant à une dynastie avec laquelle j'étais

récemment en guerre. — Les Mexicains, qui prennent naturellement les choses plus vivement que moi et qui sont impatients de voir les événements se précipiter, ont fait sonder le cabinet de Vienne qui, à ce que l'on m'a dit, aurait accepté l'ouverture sous deux conditions : d'abord que le prince aurait l'appui de la France et de l'Angleterre, et secondement que les vœux du peuple me seraient franchement et loyalement exprimés.

Voici où en sont les choses. Vous voyez bien, mon cher monsieur de Flahault, que je n'ai dans toute cette question qu'un but : celui de voir les intérêts français protégés et sauvegardés pour l'avenir par une organisation qui arracherait le Mexique à une dévastation indienne ou à une invasion américaine. Je suis bien aise enfin de montrer que, loin d'avoir des préférences égoïstes ou des répugnances injustes, je ne cherche que le bien, convaincu que tâcher de rendre un peuple prospère, c'est travailler efficacement à la prospérité de tous.

En résumé, je ne demande pas mieux que de signer avec l'Angleterre et l'Espagne une convention où le but ostensible de notre intervention sera le redressement de nos griefs, mais il me serait impossible sans manquer à la bonne foi et, connaissant l'état des choses, de m'engager à ne pas appuyer, moralement au moins, un changement que j'appelle de tous mes vœux, parce qu'il est dans l'intérêt de la civilisation tout entière.

Croyez à ma sincère amitié.

Napoléon.

L'archiduc Ferdinand Maximilien à Napoléon III, 2 janvier 1862.

Sire,

Un rapport du prince Metternich dont le comte Rechberg vient de me donner communication et qui rend compte d'un entretien que Votre Majesté et l'Impératrice avaient daigné lui accorder dernièrement, m'a appris que Votre Majesté continue d'apporter à la poursuite du projet conçu par Elle à l'égard du Mexique le même gracieux intérêt qui vous a engagé, Sire, à mettre en avant mon nom dans cette affaire importante. Cet intérêt, je le dois sans doute aux relations trop passagères qu'il m'a été donné d'entretenir avec Votre Majesté du temps de ma visite à Saint-Cloud, relations qui resteront à jamais gravées dans mon âme comme un de ces souvenirs qui font époque dans la vie et qui, j'ose le croire, auront laissé à Votre Majesté la conviction qu'elle avait gagné en moi un admira-

teur de plus. Permettez-moi d'ajouter, Sire, que la bienveillance que Sa Majesté l'Impératrice a daigné témoigner à mon égard depuis l'origine de la négociation dont il s'agit, nous a vivement touchés l'archiduchesse et moi ; j'y ai reconnu un nouvel effet de cette bonté qui ne s'est jamais démentie depuis que j'ai le bonheur d'être connu de cette auguste Princesse. Abordant les trois points que Votre Majesté Impériale s'est plu à me signaler, je me permettrai de dire, pour ce qui concerne la question des fonds, que, d'après l'avis d'hommes compétents que j'ai consultés, le nouveau gouvernement, pour pouvoir vivre et mettre en ordre les finances, ne pourra se dispenser de négocier un emprunt de 25 millions de piastres. Il va sans dire que si le gouvernement de Votre Majesté, par son influence sur les grandes maisons de banque, voulait bien faciliter cet emprunt, il se créerait de grands titres à la reconnaissance du Mexique. Dans ce qui est de la question du pavillon sous lequel j'aurais à faire mon entrée à la Vera-Cruz, je crois pouvoir me flatter que la marine autrichienne rendra volontiers ce dernier service à son ancien chef, et d'un autre côté c'est avec un sentiment de fierté pardonnable que ce chef voudra lui dire adieu en mettant les pieds sur son nouveau territoire. J'ai la confiance que l'empereur, mon frère, ne refusera pas de déferer à ce vœu. Le troisième point indiqué par Votre Majesté à notre ambassadeur est celui qui, comme Elle l'a Elle-même fait remarquer, est le plus difficile et en même temps le plus important à résoudre. Il serait dangereux, assurément, de mettre le nouveau pouvoir à la merci de généraux habitués à l'anarchie depuis de si longues années, et des renseignements puisés à plus d'une source constatent la nécessité pour le gouverneur du Mexique d'être entouré d'une force armée à lui, et suffisante pour imposer à un peuple qui, moins peut-être que tout autre, comprendrait l'autorité sans le prestige militaire.

Mon désir serait donc de me faire accompagner d'un petit corps de troupes, portant la cocarde et le drapeau mexicains et composé d'hommes enrôlés en Europe, mais dont les vides seraient peu à peu comblés par les Mexicains et qui formerait ainsi le noyau d'une armée indigène.

Telle est, en peu de mots, ma manière d'envisager les trois questions que Votre Majesté a daigné me faire adresser. Je me féliciterais d'apprendre qu'elle se rencontre avec les vues sages et élevées de celui dont je me fais gloire d'être le disciple. La tâche qui peut m'être réservée est une tâche civilisatrice par excellence et votre voix, Sire, a plus que toute autre le droit d'être écoutée en pareille matière. Aussi est-ce pour suivre les traces de Votre Majesté que j'ai subordonné mon acceptation de l'offre qui m'était faite à la condition formelle que ma candidature fût soutenue par le vœu clairement exprimé de la nation.

En priant Votre Majesté de me conserver la gracieuse bienveillance qu'elle s'est plu à m'accorder jusqu'ici, je suis, Sire, de Votre Majesté Impériale

le très dévoué serviteur
et cousin,

Château de Miramar, 2 janvier 1862.

Napoléon à Ferdinand-Maximilien (Original) 14 janvier 1862.

Monsieur mon frère,

La lettre que Votre Altesse Impériale a bien voulu m'écrire m'a vivement touché, puisqu'elle contient pour l'Impératrice et pour moi des sentiments dont j'apprécie toute la valeur. Nous avons tous conservé un bien bon souvenir du séjour que vous avez fait parmi nous, il y a quelques années, et ce souvenir n'est certes pas étranger au désir que j'éprouve de voir Votre Altesse Impériale à la tête d'une grande et noble mission.

Car ces qualités personnelles, l'illustre maison à laquelle elle appartient sont des titres qui doivent assurer le succès de l'œuvre qu'elle aura entreprise. Jamais œuvre à mes yeux n'aura été plus grande dans ses résultats. Car il s'agit d'arracher tout un continent à l'anarchie et à la misère ; de donner l'exemple à toute l'Amérique d'un bon gouvernement, enfin de relever en face d'utopies dangereuses et de désordres sanglants le drapeau monarchique fondé sur une sage liberté et sur un sincère amour du progrès.

Les idées que Votre Altesse Impériale veut bien me communiquer me paraissent très justes, et quand le moment sera venu je ferai tout ce qui dépendra de moi pour en faciliter la réalisation.

D'ici là, je serai impatient d'apprendre comment les choses se seront passées au Mexique. Au début je n'ai pas osé, en présence des méfiances de l'Angleterre, envoyer plus de troupes au delà des mers. Je le regrette maintenant. Cependant j'expédie de nouveau 600 zouaves ; et je ne crois pas qu'il y ait là-bas une sérieuse résistance.

Cette lettre vous sera remise par le général Almonte. C'est un très brave homme, et de plus un homme très capable et très estimé. Je crois que Votre Altesse Impériale fera bien de lui donner ses pleins pouvoirs, et de le choisir comme centre d'action et agent principal. Il va partir pour le Mexique et sa présence là-bas sera, je crois, d'une grande utilité.

Je vous prie de recevoir l'assurance des sentiments d'estime et de sincère amitié avec lesquels je suis

de Votre Altesse Impériale
le frère et cousin

Paris, le 14 janvier 1862.

Napoléon.

L'archiduchesse Charlotte à l'Impératrice Eugénie, 22 janvier 1862, Miramar.

Madame,

Je profite du retour du général Almonte pour exprimer à Votre Majesté la reconnaissance que nous éprouvons de l'intérêt qu'elle veut bien prendre à la cause d'un pays malheureux. Votre Majesté, qui toujours favorise le bien, semblait visiblement désignée par la Providence pour initier une œuvre qu'on pourrait appeler sainte, par la régénération qu'elle est destinée à opérer et surtout par le nouvel essor qu'elle doit donner à la religion chez un peuple où les discordes civiles n'ont pu encore éteindre la foi ardemment catholique de ses ancêtres. La bonté compatissante de Votre Majesté ne lui a pas permis d'oublier que les Mexicains sont de race espagnole, c'est donc à elle que cette nation infortunée sera redevable de la première perspective d'avenir qui lui ait été offerte depuis quarante ans ; aussi ne séparera-t-elle jamais le nom de son auguste bienfaitrice de celui de l'Empereur dans les actions de grâces qu'elle rendra au ciel le jour où cet avenir viendra à se réaliser. Permettez-moi d'ajouter, Madame, que l'archiduc qui a l'honneur de connaître personnellement Votre Majesté, Ses vertus et Ses éminentes qualités, conservera toujours, ainsi que moi, un souvenir profond de la bienveillance dont Elle a daigné faire preuve à notre égard.

Nous espérons être bientôt assez heureux pour offrir de vive voix, à Votre Majesté, l'assurance des sentiments d'admiration qui nous animent envers elle et je suis

Madame,
de Votre Majesté
la très dévouée servante et cousine

Charlotte.

Ferdinand-Maximilien à Napoléon III, 22 janvier 1862.

Sire,

L'accueil si bienveillant que Votre Majesté Impériale a daigné faire à ma lettre du 2 de ce mois m'a causé la satisfaction la plus vive, et je profite du retour du général Almonte pour lui exprimer toute ma reconnaissance des termes gracieux dont Elle s'est servie à mon égard dans la réponse qu'Elle a bien voulu m'adresser. Vous me voyez pénétré, Sire, de l'importance de cette mission que vous désirez me voir dévolu et que vous qualifiez de grande et de noble.

Le drapeau que Votre Majesté voudrait voir déployé par moi en Amérique a de tout temps été le mien, et ce serait certes le but de tous mes efforts de le tenir haut et ferme, dans le cas où je serais appelé à régner.

Mais si telle est ma résolution bien arrêtée, je suis loin de me dissimuler les immenses difficultés contre lesquelles la monarchie naissante aurait à lutter au Mexique, et c'est parce que je ne me fais aucune illusion à cet égard que je considère l'appui bienveillant de Votre Majesté, je puis le dire, comme la condition première du succès ; il m'a fallu toute la confiance que j'ai dans cet appui pour ne pas me faire reculer dès l'abord devant une tâche aussi redoutable.

J'ai été enchanté d'apprendre, qu'en face de l'attitude douteuse des Espagnols, Votre Majesté s'est décidée à renforcer le corps d'occupation français ; c'est une mesure qui, tout en témoignant de son bon vouloir à l'égard du Mexique, offre de nouvelles garanties pour la réussite de l'œuvre dont il s'agit.

Je vous suis infiniment obligé, Sire, de m'avoir fait faire la connaissance du général Almonte ; c'est un homme dont les talents et l'expérience seront d'un grand avantage pour la cause monarchique dans sa patrie. Le hasard a fait qu'il s'est rencontré ici avec un des membres les plus éminents de l'épiscopat mexicain, Mgr de Labastida, évêque de Puebla, qui à la veille de se rapprocher de son diocèse, est venu se présenter à Miramar.

Les différents points signalés par Votre Majesté au général ont été le sujet principal de nos entretiens et il en est résulté un mémorandum qu'il aura l'honneur, Sire, de Vous soumettre.

J'ai cru devoir faire entrer dans ce travail un article pour constater la nécessité d'une entente parfaite entre les Mexicains conservateurs et de leur coopération avec le général Santa Anna. Autant que je puis en juger, il importe beaucoup de s'assurer, jusqu'au bout, du concours de ce personnage qui jouit d'un si grand crédit dans son pays. Ce concours, il l'a promis à plusieurs reprises, dans les termes les plus explicites ; il a, d'ailleurs, tout à gagner à l'établissement d'un régime monarchique et il aurait tout à perdre s'il songeait à s'opposer à la volonté de l'Europe. Aussi il me semble, et M. Almonte a paru partager cet avis, que l'on ne risquerait rien en mettant Santa Anna à la tête de la régence qui aurait à administrer l'Etat jusqu'à l'arrivée du souverain.

Un seul des points que le général Almonte m'a dit lui avoir été recommandés par Votre Majesté, n'a pu être encore résolu d'une manière définitive ; c'est celui qui se rapporte à la nationalisation des biens du clergé. Mgr de Puebla qui, au reste, professe sur cette matière comme sur d'autres des opinions très sensées, a représenté

qu'avant de passer outre, il serait utile d'éclairer la religion du Saint-Père à ce sujet. Il s'est chargé de se rendre à Rome afin de traiter directement avec Sa Sainteté ce point, ainsi que les autres questions religieuses touchées dans nos conversations.

En résumé, je crois pouvoir espérer, Sire, que les vues consignées dans le mémoire dont le général Almonte est porteur et sur lesquelles il est à même de Vous offrir toutes les explications désirables, répondront aux intentions de Votre Majesté.

Je suis avec la plus haute considération, Sire, de Votre Majesté Impériale

le très dévoué serviteur et cousin

Miramar, 22 janvier 1862.

L'Impératrice Eugénie à l'Archiduchesse Charlotte, 3 février 1862.

Paris, 3 février 1862.

Madame,

J'aurais voulu répondre plus tôt à Votre Altesse Impériale, Mais ayant été quelques jours souffrante je n'ai pas pu le faire, malgré mon vif désir. Votre Altesse a si bien défini dans sa lettre, le lien qui rattache toutes mes sympathies à cette pauvre nation mexicaine qu'il me serait impossible d'y rien ajouter; j'espère qu'après des luttes incessantes une ère nouvelle va enfin se présenter pour cette nation qui n'a besoin, pour redevenir ce qu'elle a été, que d'être gouvernée par une main sage et ferme. La Providence aidant, comme elle l'a fait jusqu'à ce jour, nous espérons que le moment est proche où les vœux des Mexicains, ainsi que les désirs des nations civilisées, seront accomplis.

Je sais d'avance quelle providence Votre Altesse Impériale sera pour toutes ces populations livrées aujourd'hui à la démoralisation, mais qui sont pourtant prêtes à se rallier à ceux qui vont désormais unir leur sort au leur; leur dévouement sera, j'en suis sûre, la récompense du prince qui quitte sa patrie et sa famille pour leur porter la régénération et la vie. Il y a tout à faire dans l'ordre moral comme dans le matériel; c'est la grandeur de la tâche qui a trouvé un si noble écho dans vos cœurs et, avec une volonté ferme, que d'obstacles on peut vaincre!

J'espère que vous aurez lu avec intérêt le rapport que nous avons envoyé, hier, au prince de Metternich et qui nous vient d'un officier de marine en station à la Vera-Cruz; ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'il ignore encore les instructions de l'amiral Jurien, et pourtant il a trouvé dans le pays le germe de l'idée que nous n'aurons

plus qu'à développer et à mener à bonne fin, avec l'aide de Dieu.

Je suis bien heureuse de l'espoir que Votre Altesse Impériale m'a donné de faire sa connaissance; le court séjour de l'archiduc à Paris nous a laissés de trop bons souvenirs pour ne pas accueillir avec empressement toute idée de le revoir, ainsi que Votre Altesse Impériale.

L'Empereur me charge de le rappeler au souvenir de l'archiduc et de vous présenter ses hommages. Croyez, Madame, à tous les sentiments de sincère amitié avec lesquels je suis

de Votre Altesse Impériale
l'affectionnée cousine

Eugénie m. p.

Napoléon III à Ferdinand-Maximilien (Original), 7 mars 1862.

Mon frère,

Je n'ai pas répondu plus tôt à Votre Altesse Impériale parce que j'attendais pour le faire d'avoir reçu des nouvelles du Mexique. Celles qui sont arrivées ne sont pas très bonnes, parce que le général Prim paraît animé de vues ambitieuses personnelles et qu'il a fait faire à l'amiral Jurien bien des démarches inconsidérées; heureusement l'arrivée de mes troupes de renfort changera la situation. Mais nous ne pourrons avoir de ses nouvelles que dans un mois. Le général Prim, au lieu de marcher en avant et de parler en maître, s'est, pour ainsi dire, humilié devant le gouvernement de Juarez. Son aide de camp envoyé à Mexico a répondu aux personnes qui manifestaient le désir du retour de la monarchie, que bientôt il n'y aurait plus de monarchies en Europe! Malgré cela, le ministre de Prusse écrit à M. de Saligny que le parti monarchique fait de notables progrès; une dépêche plus récente de l'amiral Jurien, à la date du 9 février, annonce que l'expédition va enfin marcher en avant. Les éléments dans le pays paraissent tout disposés; il faut seulement savoir en profiter et je suis désolé de voir que mon amiral se laisse jouer par le général Prim. C'est bien malheureux que l'Espagne ait chargé un tel homme de cette grave mission, je vais envoyer encore un général pour examiner la situation et voir si l'amiral Jurien ne doit pas se retirer. Enfin j'espère beaucoup de l'effet moral qu'aura fait l'arrivée du général Lorencez, car d'après tous les avis que je reçois, autant on déteste les Espagnols, autant on aime les Français.

J'ai tenu à donner ces détails à Votre Altesse Impériale afin qu'elle

sût que je fais tous mes efforts pour que le plan que nous avons conçu puisse réussir.

Je lui renouvelle l'assurance de la haute estime et de la sincère amitié avec laquelle je suis, de Votre Altesse Impériale, le bon frère

Napoléon.

Le 7 mars 1862.

Ferdinand-Maximilien à Napoléon III, Miramar, 15 mars 1862.

Sire,

Les éclaircissements qu'il a plu à Votre Majesté de me fournir par sa gracieuse lettre du 7 de ce mois, au sujet de l'état actuel de l'affaire mexicaine, m'ont offert un vif intérêt et j'ose La prier d'en recevoir mes remerciements les plus sincères. J'ai bien reconnu le cœur élevé de Votre Majesté à la franchise qu'elle a apportée dans ces développements. Je vous suis on ne peut plus reconnaissant, Sire, de la bienveillante sollicitude que vous continuez à vouer au succès de cette affaire. Quelque peu favorables que soient les dernières nouvelles, il n'en est pas moins permis de se livrer à l'espoir que la puissance de Votre Majesté, venant en aide aux aspirations de la nation, parviendra à triompher de toutes les difficultés que des passions intéressées opposent en ce moment suprême à la création d'un pouvoir fort et stable dans un pays qui trop longtemps s'en est vu privé.

En attendant que les vœux du Mexique puissent se manifester librement à l'abri de la protection des forces de l'Europe et de celles de la France en particulier, je crois bien faire de ne me désister en rien de cette attitude réservée que la sagesse de Votre Majesté a, dès le principe, reconnu être indispensable.

Veillez, Sire, en me mettant aux pieds de Sa Majesté l'Impératrice, lui dire combien l'archiduchesse a été touchée de sa bonne lettre, et croire aux sentiments de la plus haute considération avec lesquels je suis

de Votre Majesté le très dévoué

serviteur et cousin.

Ferdinand-Maximilien à Napoléon III, Bruxelles, 18 mai 1862.

Sire,

Un de mes plus grands sujets de regret dans le pénible voyage que l'état de mon beau-père nous a forcés de faire à Bruxelles, c'est

qu'étant à si peu de distance de Paris, j'ai dû m'abstenir d'y aller avec l'archiduchesse faire notre cour à Vos Majestés Impériales. C'est un véritable sacrifice que je m'impose ; mais sans compter que, dans les circonstances où nous nous trouvons ici, il nous eût été difficile de quitter Bruxelles. Vous aurez, Sire, senti comme moi sans doute qu'une démarche pareille, venant confirmer des bruits déjà trop propagés, eût été incompatible avec cette réserve, dont d'après les recommandations de Votre Majesté, je me suis fait une loi. Cette réserve est telle qu'elle m'a, d'un côté, fait renoncer au plaisir de voir ici MM. Gutierrez et Hidalgo et, de l'autre, empêché de faire une petite course à Londres où Votre Majesté pense bien que j'aurais été charmé de donner un coup d'œil à l'Exposition. Je suis vraiment désolé, Sire, croyez-le bien, qu'il ne me soit pas possible de satisfaire en cette circonstance au désir de mon cœur et je fais des vœux pour que les affaires, en prenant une tournure plus nettement dessinée, me permettent de le réaliser bientôt.

En vous priant, Sire, de me mettre aux pieds de Sa Majesté l'Impératrice, je suis avec la plus haute considération de Votre Majesté impériale le très dévoué

serviteur et cousin.

Palais de Bruxelles, 18 mai 1862.

Napoléon III à Ferdinand-Maximilien (Original), 7 juin 1862.

Mon frère,

Je conçois bien que Votre Altesse Impériale n'ait pas pu dans les circonstances présentes venir à Paris, mais je ne le regrette pas moins pour cela, car elle sait combien nous aurions été heureux de le voir. Les nouvelles du Mexique sont très bonnes depuis qu'on est enfin sorti des tâtonnements et des ridicules avances que le général Prim faisait au gouvernement mexicain, cependant le prochain courrier apportera sans doute des nouvelles décisives, car si la grande ville de Puebla se prononce il y a tout à parier que le reste suivra.

Il n'y a sorte d'intrigues que Prim n'ait faites pour tâcher de faire échouer nos projets, mais heureusement cela tournera à sa honte. J'ai toujours... (un mot pas déchiffrable) suivi droit mon chemin. Étant en guerre avec le gouvernement mexicain, je n'ai pas voulu traiter avec lui, j'ai dit à mes représentants qu'il ne s'agissait nullement d'imposer aux Mexicains un gouvernement quelconque, mais d'appuyer la monarchie si elle avait des partisans dans le pays et des chances de stabilité. Cette conduite était très simple et très loyale, et cependant on a voulu défigurer mes intentions et dénaturer le caractère de l'intervention. Les Anglais seront très satis-

faits, je crois, si cela réussit, mais ils ne veulent pas nous aider à tirer les marrons du feu. Je me tarde bien de savoir ce qui sera arrivé depuis un mois, le général de Lorencez m'a écrit qu'il comptait être au plus tard le 15 mai à Mexico. La fièvre jaune du littoral est le seul obstacle à l'envoi de nouveaux renforts. Je prie Votre Altesse Impériale de recevoir l'assurance des sentiments de haute estime et de sincère amitié avec lesquels je suis

de Votre Altesse Impériale, le bon frère,

Napoléon.

Paris, le 7 juin 1862.

L'Impératrice Eugénie à l'Archiduchesse Charlotte, Tuileries,
7 juin 1862.

Madame,

J'ai attendu le courrier du Mexique afin de donner des nouvelles à Votre Altesse Impériale avant de répondre à sa lettre de Bruxelles. J'ai éprouvé un grand regret de n'avoir pas fait votre connaissance quand vous vous trouviez si près de nous, mais je comprends combien il était impossible, dans les circonstances actuelles, de nous voir. Les nouvelles sont excellentes. Le général Lorencez se croit dès à présent maître du pays, ayant dépassé le Chiquihuite. Les adhésions des généraux et des villes nous parviennent tous les jours, le pays est las des discordes et ne rêve qu'un gouvernement stable qui lui donne le pouvoir de se développer et par conséquent fonde tout son espoir dans la monarchie. Le pauvre général Almonte a beaucoup souffert dans ces derniers temps de la mauvaise foi du général Prim et de sir Charles Wyche. Le premier voulait travailler pour lui-même et le commissaire anglais l'encourageait, sachant très bien qu'en dernier ressort il serait facile de le jouer; mais le sort en a décidé autrement et nous voilà, grâce à Dieu, sans alliés ! Un fait très significatif c'est que tant que nous avons agi à trois, pas un seul Mexicain n'a été pour nous, pas même Juarez pour qui le traité, ou pour mieux dire, les préliminaires étaient un triomphe; mais depuis que notre action a été délivrée d'entraves, le pays se sent assez sûr pour exprimer ses vœux, et tous les hommes se groupent autour d'Almonte proscrit hier, et aujourd'hui dictateur des provinces que nous venons de parcourir. Le prochain courrier nous donnera probablement la nouvelle de l'arrivée à Mexico. L'empereur donne sans doute les mêmes détails à l'archiduc. Malheureusement bien des fautes ont été commises au commencement; mais je n'ai jamais douté du succès de l'entreprise. Je suis bien heureuse

d'apprendre que la santé du roi ne vous donne plus d'inquiétude et qu'il se remet de jour en jour. Mes souvenirs affectueux à l'archiduc et croyez, Madame, aux sentiments avec lesquels je suis de
Votre Altesse Impériale

la toute affectionnée

Eugénie.

Ferdinand-Maximilien à Napoléon III, Meran, 12 juillet 1863.

Sire,

Le départ de mon beau-frère Philippe me fournit l'heureuse occasion d'offrir à Votre Majesté Impériale mes félicitations bien vivement senties pour la prise de Mexico, dont la nouvelle nous arrive à l'instant par le télégraphe. Ces deux grands succès obtenus coup sur coup par les aigles françaises sont un nouveau triomphe de cette force de volonté que ne rebutent ni les obstacles créés par les hommes ni ceux que lui offre la nature et qui restera à jamais un des traits les plus caractéristiques de l'histoire de Votre Majesté.

Suivant les conseils que Vous avez daigné me donner, Sire, dans votre lettre du 21 juin, je me suis empressé de prier mon beau-frère d'agir sur le gouvernement anglais pour tâcher d'obtenir son secours éventuel en faveur de l'établissement monarchique qu'il s'agit de fonder au delà des mers et qui, à son début surtout, ne saurait se passer de l'assistance des deux grandes puissances maritimes. J'attends d'un moment à l'autre le retour de mon courrier et je ne manquerai pas d'informer Votre Majesté de la réponse du roi.

Je suis avec les sentiments de haute considération et d'attachement sincère que Vous me connaissez, Sire,

de Votre Majesté, le très dévoué

serviteur et cousin,

Meran, 12 juillet 1863.

L'Archiduc Ferdinand-Maximilien à Napoléon, Miramar, 12 juillet 1863.

Sire,

L'intérêt avec lequel je poursuis les différentes évolutions du drame qui se déroule au delà de l'Atlantique, me donne le droit d'être des premiers à offrir à Votre Majesté Impériale mes félicitations bien senties de l'important succès que ses armes viennent de remporter. Il est fait pour donner au monde une nouvelle preuve de ce que peut la fermeté et le haut esprit de Votre Majesté en dépit même de la résistance la plus énergique.

Ce grand point gagné, Sire, vous triompherez bientôt sans doute des derniers obstacles que rencontre encore votre généreuse entreprise et si, aidés de la main puissante de Votre Majesté, les Mexicains, comme nous le font espérer leurs compatriotes en Europe, retrouvent en eux-mêmes cette force morale sans laquelle la régénération de leur pays ne saurait s'accomplir, il est permis de croire que ce peuple infortuné pourra être sauvé de l'abîme où de longues années d'anarchie l'ont précipité.

En ce cas, nous verrons peut-être l'Angleterre sortir elle aussi de la léthargie qu'elle a malheureusement opposée jusqu'ici aux nobles efforts de Votre Majesté.

Incessamment menacée par l'esprit de conquête américain, cette puissance doit finir par comprendre que ses propres intérêts l'appellent à seconder une œuvre qui tend à mettre des bornes aux envahissements de ses ambitieux voisins. Veuillez, Sire, me mettre aux pieds de Sa Majesté l'Impératrice et croire aux sentiments de la plus haute considération avec laquelle

je suis de Votre Majesté
le très dévoué serviteur et cousin

Maximilien.

Napoléon III à l'Archiduc Ferdinand-Maximilien. Original,
21 juin 1863.

Persuadé de l'intérêt avec lequel Votre Altesse Impériale suivait les phases diverses de notre expédition au Mexique, je n'ai pas été surpris de ses félicitations sur la prise de Puebla, mais elles ne m'ont pas moins touché. La justice que vous aimez à rendre au courage et à la persévérance de mon armée au milieu de tant d'obstacles m'a causé un sincère plaisir. J'espère que maintenant le parti de l'ordre au Mexique pourra relever la tête et que nos projets pourront enfin se réaliser.

Cependant bien des obstacles sont encore à vaincre et l'appui de l'Angleterre nous serait bien utile.

Votre Altesse Impériale devrait bien inviter le roi des Belges à employer dans ce but à Londres sa légitime influence.

L'Impératrice m'a chargé de la rappeler au souvenir de Votre Altesse Impériale et de mon côté je la prie de croire aux sentiments de sincère amitié et de haute estime avec lesquels je suis

de Votre Altesse Impériale
le frère et cousin

Napoléon.

Fontainebleau, le 21 juin 1863.

L'Impératrice Eugénie à l'Archiduchesse Charlotte. Fontainebleau,
15 juillet 1863.

Madame,

Je remercie Votre Altesse Impériale de son aimable lettre; j'attendais le courrier avec grande impatience pour pouvoir annoncer à Votre Altesse quelque chose de nouveau.

Tant de péripéties sont arrivées au Mexique depuis que cette question a été inaugurée qu'il était difficile de prévoir quelque chose, mais la prise de Puebla et l'effet moral, produit dans le pays, me semblent d'un bon augure pour la réalisation de nos désirs. Le retour des évêques serait, il me semble, bien à désirer, car ils possèdent une grande influence sur les populations, qui serait fort utile; je crois aussi que toute idée de danger personnel n'existe plus à cette heure pour eux et que par conséquent on peut sans responsabilité hâter leur départ.

J'espère que le courrier anglais du 28 nous apportera la nouvelle de l'entrée à Mexico; nous croyons qu'il n'y aura pas de résistance, puisque l'armée de Cononfort a été défaite à San-Lorenzo et qu'il n'y a plus d'autres forces organisées.

Je prie Votre Altesse Impériale de me rappeler au souvenir de l'Archiduc et croyez, Madame, aux sentiments

avec lesquels je suis
de Votre Altesse Impériale
la toute dévouée cousine

Eugénie m. p.

L'Empereur Napoléon III à l'Archiduc Ferdinand-Maximilien. Télégramme de Paris, 8 août 1863.

J'allais écrire à Votre Altesse Impériale lorsque le nouvelle m'arrive de votre proclamation comme empereur à Mexico. Je suis heureux de ce premier résultat, j'espère que bientôt tout le Mexique suivra l'exemple de la capitale et appellera Votre Altesse Impériale à le régénérer. L'Impératrice joint ses félicitations aux miennes.

Je suis profondément ému et touché, ainsi que l'Archiduchesse, de l'aimable et gracieuse dépêche que Votre Majesté daigne m'adresser avec un si bienveillant empressement et qui est d'un si heureux augure pour l'avenir. Nous la prions également d'offrir à Sa Majesté l'Impératrice l'expression de notre vive reconnaissance.